

@

Deux chapitres du

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

traduits par
Fulgence Fresnel

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

à partir de :

Deux chapitres du HOA THOU YOUAN
ou LE LIVRE MYSTÉRIEUX

traduits par Fulgence FRESNEL (1795-1855)

Journal asiatique, 1822, tome I, pages 202-225 ; 1823, tome III, pages
129-153.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
mai 2015

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

TABLE DES MATIÈRES

Premier chapitre — Deuxième extrait

Note sur les traductions

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

@

p.202 Sous l'un des empereurs de la dernière dynastie, la Chine jouissait d'une paix profonde au dehors, et l'ordre régnait au dedans partout ailleurs que dans les Deux Kouang ¹. Au nord des provinces de ce nom, s'étend une chaîne de montagnes où la nature a multiplié les précipices, et n'a laissé pour passage au voyageur que des sentiers étroits, tortueux et escarpés.

Les nombreuses cavernes de ces montagnes, qui règnent sans interruption depuis Nan-chao à l'Orient, jusqu'à Lieou-king à l'Occident, sur une longueur de plusieurs centaines de lieues, étaient, à l'époque p.203 où cette histoire commence, autant de repaires de brigands. Sur le revers méridional de la chaîne, s'élève une voûte immense, formée par deux montagnes dont les sommets se touchent. Ce poste, le plus inaccessible de la contrée, était occupé par un brigand nommé Wen-ho-ché. C'était un homme d'une haute stature, d'une force extraordinaire et d'un caractère cruel : l'arme dont il se servait habituellement était une lance du poids de cent *kin*. Il commandait une armée de plusieurs milliers de brigands, à la tête desquels il faisait de continuelles sorties dans la plaine, pillait les villages, et poussait quelque fois ses courses jusque dans les villes, d'où il enlevait les caisses du gouvernement. Dans tout le pays, il n'y avait pas une famille qui ne se ressentît de ses brigandages, ou qui n'eût souffert de ses cruautés. Le commun des voleurs, qui comme des loups et des tigres remplissaient les gorges des montagnes, avaient pour Wen-ho-ché une déférence marquée, et lui cédaient le pas en toute rencontre. Tous répandaient l'effroi et la désolation dans la province, mais Wen-ho-ché par-dessus tous ; aussi le considéraient-ils comme leur chef et leur appui.

À cette époque, le gouvernement militaire de la province de Canton était entre les mains d'un officier général qui, bien qu'il ne fût pas

¹ C'est ainsi que les Chinois désignent les deux provinces du Kouang-toung et de Kouang-si ; la première est connue en Europe sous le nom de Canton.

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

dépourvu de courage, manquait toutefois des talents nécessaires pour conduire une guerre de ruses et d'embuscades. Ce gouverneur se nommait Sang-koue-pao. Depuis deux ans qu'il était chargé de la défense de la province, les voleurs exerçaient partout leurs ravages, et ne laissaient pas un jour de relâche aux habitants. Si le ^{p.204} gouverneur envoyait des troupes à leur poursuite ils se réfugiaient dans les montagnes, et reparaissaient aussitôt que les troupes avaient le dos tourné. Si cherchant à les attendre nos soldats marchaient à l'orient, les brigands tombaient à l'occident sur un peuple sans défense ; et comme les premiers n'étaient pas exercés à parcourir les montagnes, sur dix bataillons qu'on y envoyait, neuf y trouvaient leur perte. Ne pouvant obtenir la paix par la force des armes, notre gouverneur tenta de l'acheter à prix d'or ; mais quand il avait satisfait les prétentions d'une bande, il s'en présentait toujours une autre avec laquelle il fallait marchander sur nouveaux frais. On ne saurait évaluer les sommes qui furent ainsi perdues en négociations. Ce qu'il y a de certain, c'est que rien ne réussit au gouverneur, et que la situation des habitants devint chaque jour plus déplorable.

Les deux inspecteurs de la province voyant le mauvais état des affaires, et craignant avec raison que l'énorme déficit qui se trouvait dans la caisse provinciale ne leur fût imputé par la suite et n'entraînât leur ruine, se virent dans la nécessité d'envoyer à la cour un rapport sur la conduite du gouverneur. Ils le représentèrent comme un homme également inhabile à la guerre et aux négociations, qui ne savait que prodiguer les deniers publics, et qui était incapable de maintenir l'ordre dans la province. Ils concluaient en suppliant la majesté de l'empereur d'ordonner le renvoi de leur rapport au ministère compétent, de prononcer sur son avis la destitution du gouverneur ainsi ^{p.205} que la peine qu'il avait encourue, et enfin de nommer à sa place un général distingué par son mérite, et qui fût pour les Deux Kouang comme la Grande muraille pour l'empire ; alors, disaient-ils, et seulement alors, nous verrons la fin des maux auxquels vos sujets sont en proie.

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

Sang-koue-pao fut vivement alarmé en apprenant que les deux inspecteurs l'avaient dénoncé à l'empereur ; il dressa aussitôt et envoya à la cour une requête apologétique ; elle était conçue en ces termes :

« Je, Sang-koue-pao, officier-général, gouverneur militaire des provinces de Kouang-toung et Kouang-si, déclare avec une vénération profonde pour la majesté du trône, que je suis un sujet sans talents comme sans vigueur, et que mes crimes sont dignes des plus grands châtiments. Toutefois, comme les circonstances difficiles dans lesquelles je me trouve, peuvent atténuer ma culpabilité, je supplie la majesté impériale d'en prendre connaissance et de me juger ensuite dans sa miséricorde. Quoiqu'il n'appartienne pas à un homme sans mérite et sans énergie, de donner la mesure des efforts humains, encore est-il vrai de dire que toute force a ses limites et ne peut agir qu'avec le temps ; or, du jour où Votre Majesté daigna m'appeler au gouvernement des provinces méridionales de son empire, comment n'aurais-je pas fait tout mon possible pour me rendre digne d'une aussi haute faveur, en exterminant les brigands dont elles sont infestées, et en y rétablissant la tranquillité sur des bases durables ? Depuis deux ans que j'y travaille sans relâche, j'ai marché maintes fois à la tête des troupes contre les perturbateurs du p.206 repos public ; il en est résulté qu'il y a eu des hommes tués de part et d'autre, et que les dépenses du service ont été accrues, le tout sans que les soldats de Votre Majesté aient jamais obtenu un succès décisif. Sans doute, mes propres fautes méritent le supplice de la hache ; mais je conjure Votre Majesté de considérer que ce n'est pas de mon gouvernement que date l'apparition des brigands dans ce pays ; la vérité est qu'ils sont en pied dans les montagnes depuis bien des années. Je n'ai pas laissé de faire des levées considérables pour les poursuivre et les exterminer jusque dans leurs

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

repaire : mais les sentiers étroits par lesquels on y arrive étant un obstacle insurmontable au développement de mes forces, je n'avais d'autre parti à prendre que de me camper au pied des monts, et d'y attendre en silence que les voleurs vinssent à sortir pour les forcer ensuite au combat. Malheureusement les voleurs sont rusés ; tant qu'il y avait du danger pour eux, ils n'avaient garde de se montrer, et lorsqu'après une vaine attente, j'ordonnais enfin la retraite, ils tombaient infailliblement sur les derrières de l'armée. Aussitôt je faisais volte-face, croyant engager le combat : aussitôt les voleurs battaient en retraite, bien certains de l'éviter. Irrité du non succès de mes dispositions, j'envoyais alors une partie des troupes dans les montagnes ; mais perdues bientôt dans des détours dont elles n'avaient pas l'habitude, elles s'égarèrent à chaque pas sans jamais pénétrer jusqu'aux cavernes des brigands. Ceux-ci, qui connaissent parfaitement toutes les sinuosités des montagnes, gagnaient aussitôt par des chemins opposés ^{p.207} les points les plus resserrés des gorges par lesquelles les troupes devaient passer, soit pour pénétrer dans les cavernes, soit pour opérer leur retraite, et leur fermaient tous les passages avec des palissades ; en sorte que les soldats, une fois engagés dans les montagnes, ne pouvaient plus ni avancer ni reculer, et en cherchant de nouvelles issues roulaient dans les précipices ou tombaient sous le fer des brigands. Pénétré de douleur et désespérant de les réduire, je voulus au moins défendre la plaine contre leurs invasions ; mais les Deux Kouang offrent une surface considérable. Quelle armée ne m'aurait-il pas fallu pour en protéger tous les points ? Les brigands apercevaient-ils un lieu sans défense : ils en faisaient incontinent le théâtre de leurs déprédations. Si j'envoyais du secours dans ce district, c'en était un autre qu'ils attaquaient. C'est ainsi qu'ils se livraient à leur penchant féroce, tandis que je me consumais en vains efforts ; c'est ainsi qu'ils atteignaient leur but, et que

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

je manquais le mien. Cependant il fallait tout tenter pour sauver la province : je crus que je pourrais en venir à bout par des négociations particulières avec les diverses bandes qui la désolaient ; mais je ne songeais pas que les brigands sont comme des bêtes fauves ; je pouvais apprivoiser leurs corps, mais non leurs cœurs ; je pouvais les gagner pour un temps, mais non pour toujours. Il y a eu en conséquence beaucoup d'argent perdu : mais quels que soient mes crimes, je proteste que je suis pur de toute concussion. Je me suis rendu bien coupable, il est vrai, mais c'est de la manière que j'ai dite. p.208

Je supplie Votre Majesté d'ordonner le renvoi de mon humble requête au ministère compétent, afin qu'il me juge selon les lois de l'empire. Si je suis assez heureux pour que Votre Majesté, jetant un regard de compassion sur les difficultés que j'avais à vaincre, me pardonne mes erreurs passées, et daigne me mettre à une nouvelle épreuve (et dans ce cas, j'invoque les lumières de sa haute sagesse relativement aux mesures que je devrai suivre pour vaincre les rebelles ou assurer le succès de mes négociations), j'ose lui promettre que j'épuiserai mes forces pour son service, tel qu'un bon chien de chasse et un bon cheval de bataille. Que si Votre Majesté fermant les yeux sur ma conduite, continue de m'abandonner à mes propres ressources, je n'aurai plus qu'à imiter de mon mieux l'adresse de l'écureuil-volant et à combiner la guerre et les négociations, l'attaque des brigands et la défense du territoire, de manière à me concilier l'estime publique, car je ne sache pas d'autres moyens d'atteindre ce but honorable.

Tel est le tableau fidèle de ma conduite et de mes sentiments ; j'attends avec une soumission profonde les ordres sacrés de Votre Majesté.

Les deux requêtes des inspecteurs et celle de Sang-koue-pao arrivèrent en même temps à la cour, et furent renvoyées par ordre de

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

l'empereur aux conseillers du ministère de la Guerre, auxquels il fut enjoint de présenter un rapport sur l'affaire. Le conseil, après une mûre délibération, rendit l'avis suivant :

« La dispersion des deniers publics et les fausses opérations auxquelles ces valeurs ont été appliquées ^{p.209} dans la guerre et les négociations, suffisent assurément pour établir la culpabilité du gouverneur. Toutefois, nous reconnaissons comme un fait constant qu'il y a déjà un siècle que les montagnes des Deux Kouang sont le rendez-vous des hommes rebelles à la justice. Les exterminer en un jour n'était pas chose facile, et si, pour prix des sommes qu'il a dépensées, Sang-koue-pao avait obtenu la sûreté des habitants, on n'aurait rien à lui reprocher. Maintenant, si l'on inflige à cet officier un châtement sévère, il est à craindre que cet exemple n'épouvante les sujets de Votre Majesté auxquels un pourrait confier après lui le gouvernement des Deux Kouang et qu'ils ne déclinent tous un si dangereux honneur.

Sang-koue-pao supplie Votre Majesté de le faire instruire dans la science des victoires. Sans doute il est convenable que ceux de vos sujets qui sont à la tête des armées apprennent les ressources de l'art militaire et la manière de diriger une attaque ; mais nous estimons que les brigands qui désolent le Midi de votre empire sont trop bien établis dans les montagnes, pour qu'il soit aisé de forcer leurs retraites. Avec des hommes aussi rusés qu'avidés, les voies de conciliation nous paraissent encore les plus sûres. C'est donc par des bienfaits que nous voudrions faire rentrer les brigands dans l'ordre ; car enfin les stratagèmes de la guerre varient nécessairement avec les circonstances ; comment donc oserions-nous déterminer à l'avance toutes les mesures que vos généraux devront suivre, ou fonder nos espérances sur un plan tracé au hasard ? Quoi ^{p.210} qu'il en soit, l'empire est une famille ; aucun de ses membres n'est en dehors de l'heureuse

Hoa thou youan ou Le Livre mystérieux

influence exercée par Votre Majesté. Comment donc se trouverait-il parmi eux des rebelles inaccessibles au châtement ? Mais un service extraordinaire, tel que l'extermination des brigands, ne saurait être rendu que par un homme extraordinaire. Cet homme, il faut l'attendre : que Votre Majesté resserre les liens qui unissent ses sujets, et l'on verra bientôt paraître le lin, précurseur des héros, et le foug¹ qui ne plane sur l'empire que dans les temps de vertu.

En conséquence, nous supplions Votre Majesté de faire un appel à tous les héros de son empire, et de promettre le titre et les revenus de *heou* à celui d'entre eux qui, par son courage et son habileté, parviendra à exterminer les brigands ; s'il est des hommes qui peuvent dompter les dragons et apprivoiser les tigres, il s'en trouvera peut-être un qui saura venir à bout de ces misérables bandits, et les réduire à venir eux-mêmes présenter leurs têtes à la justice. En ce qui concerne Sang-koue-pao, nous supplions Votre Majesté de lui accorder quant à présent le pardon de ses fautes, lui enjoignant de redoubler de vigilance dans la défense des Deux Kouang, jusqu'à ce qu'un grand homme paraisse et le remplace. Alors seulement le Midi de votre empire jouira d'un plein repos. Nous supplions^{p.211} Votre Majesté de prononcer sur cette affaire, et de publier sa sainte volonté.

La décision de l'empereur fut conforme à l'avis du conseil de la Guerre. Aussitôt les ministres, rassemblés en conseil dans son palais, reçurent l'ordre de dresser une proclamation par laquelle le gouvernement invitait non seulement les officiers et les soldats répandus dans toutes les provinces, mais tout sujet de l'empire qui se sentirait capable d'exterminer les brigands dont les Deux Kouang étaient infestées, à se rendre directement au quartier-général de Sang-koue-pao, pour lui proposer son plan d'attaque et faire ses preuves de

¹ Dans la mythologie chinoise, le *lin* répond à la *licorne*, et le *foug* au *phénix*.

Hoa thou youan ou Le Livre mystérieux

talent et de courage. (On le dispensait de venir préalablement à la cour solliciter de l'empereur une audience de congé). Les provinces qu'il aurait à traverser étaient tenues de le défrayer ; et s'il parvenait à délivrer le pays des brigands qui le désolaient, il devait avoir pour sa récompense le titre et les revenus de *heou*. Enfin il était enjoint à Sang-koue-pao de se pénétrer du contenu de cette proclamation, et de veiller à son exécution en tout ce qui dépendait de lui, afin d'expier par là les fautes dont il s'était rendu coupable.

Lorsque la proclamation fut parvenue dans les provinces, tous les braves de l'empire se mirent en mouvement. On ne finirait pas si l'on voulait redire leurs noms. Il y avait alors à Wen-tcheou dans la province de Tche-kiang, un jeune homme dont le nom de famille était Hoa, le nom propre Tong et le titre Tien-ho. Il était beau comme un bouton de jaspe, et ^{p.212} brillant de jeunesse comme le soleil à son lever. Tandis que la plupart des hommes n'ont qu'un genre de mérite, Hoa-tien-hó les réunissait tous. Aux grâces de l'esprit et du corps, apanage ordinaire de la jeunesse, il joignait la force d'un héros des premiers âges et la prudence d'un homme d'État. Dans la lutte, il venait aisément à bout de cinquante hommes ; dans la conduite des affaires, il considérait attentivement le commencement et la fin, le but et les moyens, et ne laissait rien au hasard. Lui seul possédait à la fois tous les talents et toutes les vertus ; aussi ne daignait-il pas honorer d'un regard ces hommes à petits cerveaux et à grandes prétentions dont le monde est rempli ; et quoiqu'il eût le grade de bachelier, dans sa province, son caractère le portait à fuir la rivalité des hommes médiocres et par conséquent les concours littéraires. Il avait vingt ans, et n'était point encore marié. Il se félicitait de voir son père Hoa-ta-pen et sa mère Ye-chi pleins de santé dans leur vieillesse. Sa famille était riche, et comme son frère Hoa-liang, inspecteur de ses études, ne contrariait point ses goûts, il avait tout le loisir de s'y livrer. Or ce n'était point à lire les classiques qu'il passait son temps, mais bien à composer des vers et à boire du vin de riz. Appuyé sur l'antiquité, il ne s'occupait que du présent.

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

Un jour que le doux éclat du printemps l'invitait à jouir de la campagne, il sortit accompagné d'un vieux domestique appelé Hoa-kouan et d'un jeune valet nommé Siao-liang, et dirigea sa promenade vers le mont Tien-taï. Après avoir erré quelques jours, il ^{p.213} s'arrêta sur le haut d'un rocher : la nature avait formé en cet endroit une petite éminence sur laquelle il s'assit pour prendre quelques rafraîchissements. Le spectacle qu'il avait alors sous les yeux eut bientôt absorbé son attention. Un torrent roulait au pied du rocher sur lequel il était assis, et entraînait dans sa course rapide les fleurs que le vent avait détachées de ses bords. Après une longue contemplation, son imagination poétique allait s'emparer de cette scène, lorsqu'un vieillard à barbe blanche parut tout à coup à ses yeux et lui dit d'une voix forte :

— Est-il possible qu'un jeune homme, doué des plus éminentes vertus, ne travaille pas de toutes ses forces à se faire un nom dans l'État, et ne cherche pas de tous côtés une femme digne de lui ? ne veut-il point rendre plus vif le sentiment de son existence par une noble activité ? Non, il aime mieux regarder couler l'eau, et se livrer loin du monde à des occupations frivoles. Il est coupable d'ingratitude envers le ciel, puisqu'il rend inutiles les dons précieux qu'il en a reçus.

Hoa-tien-hó n'avait formé aucune liaison intime hors du cercle étroit de sa famille ; aussi ne fut-il pas peu surpris en entendant les paroles du vieillard qui, comme un génie, tonnait contre lui du milieu des vents. Cependant il se leva, croisa ses mains sur sa poitrine, s'inclina profondément, et lui dit :

— Respectable vieillard, vos paroles ont atteint la plaie de mon cœur plus sûrement que la pierre médicinale, mais votre apparition soudaine a lieu de me surprendre ; vous semblez venir du ciel pour instruire la ^{p.214} terre ; ceci passe mon intelligence. Oserai-je vous prier de vous reposer un moment ici, tandis que j'écouterai vos leçons ?

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

Le vieillard parut satisfait de cet accueil et s'assit à côté du jeune homme. Koa-tien-hó ordonna aussitôt à Siao-liang de servir sur le rocher les rafraîchissements qu'il avait apportés, et invita le vieillard à boire avec lui. Le vieillard accepta, et après qu'ils eurent vidé quelques tasses de vin, Hoa-tien-hó rompant le silence,

— Je me félicite, dit-il, d'avoir entendu des paroles si propres à réveiller mon courage. Ce n'est pas le ciel que je dois accuser de la maladie de mon âme, car j'en suis moi-même artisan ; mais quoique vos paroles aient la vertu de la pierre médicinale, j'ai lieu de craindre qu'elles ne suffisent pas pour guérir un mal qui a jeté de profondes racines.

Le vieillard reprit en souriant :

— Vos craintes ne sont pas fondées, jeune homme ; si vous croyez que vous êtes malade et que mes paroles ont la vertu puissante de la pierre dont vous parlez, vous devez savoir qu'il suffit pour vous guérir que je vous en fasse l'application.

Hoa-tien-hó répondit :

— Vous voulez, bon vieillard que je me fasse un nom dans l'État : c'est le but auquel aspirent tant d'hommes qui consacrent leur vie à l'étude : mais comment me résoudre à tenter la fortune du pinceau, et à pâlir sur des livres pour obtenir avec un grade littéraire et de gros appointements, le droit de passer ma vie dans un fauteuil ? La carrière des armes pourrait me mener aux honneurs, et j'aimerais à me distinguer dans une guerre avec l'étranger ; mais la paix règne sur les ^{p.215} frontières de l'empire. Cette soif d'illustration que je ne puis satisfaire est la première maladie de mon âme. Vous exigez encore de moi que je forme une belle union. Eh ! quel est l'homme sensible qui n'appelle pas de tous ses vœux une femme digne de lui ? Mais hélas ! où la trouver ? Le mariage est l'union de deux êtres faits l'un pour l'autre ; le foug et la hoang peuvent s'unir et s'unissent

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

nécessairement ; le cygne et sa compagne, inséparables l'un de l'autre, nous offrent encore l'image d'un véritable couple ; mais le papillon et l'abeille, mais l'hirondelle et l'épervier ne sauraient se convenir. Il en est ainsi des humains. Liang-hong se plaisait dans les lieux inaccessibles ; la seule Meng-kouang, à la robe blanche et unie, pouvait partager et chérir sa retraite. Si Meng-kouang eût été livrée à Chi-tsong, si la fille aux vêtements simples eût été transportée dans la *vallée d'Or*, elle n'aurait pas connu le bonheur. Donnez au sage une femme vertueuse, au voluptueux une jolie femme, à l'homme de mérite une femme d'esprit, et vous aurez des couples assortis. S'il est vrai que je possède quelque mérite et quelques agréments, comment donc pourrais-je unir mon sort à une femme qui en serait dépourvue ? Mais en attendant que j'en trouve une qui sympathise avec moi, ma vie entière peut s'écouler dans le célibat. Ce vide de mon âme est encore une maladie grave, et quelle que soit la vertu de vos paroles, j'ai lieu de craindre, bon vieillard, que vous n'y puissiez rien.

À ces mots, le vieillard ne put retenir un grand éclat de rire, et dit au jeune homme :

— M. le bachelier, vous avez la ^{p.216} vue courte ; plus d'un chemin mène à la gloire ; mais le choix des routes ouvertes à tous les hommes doit être réglé sur les dispositions de chacun. Avez-vous de la capacité pour les affaires et le droit politique ? c'est dans l'administration qu'il faut chercher à vous distinguer. Aimez-vous à gouverner les hommes par la force ? il faut prendre parti dans le service intérieur. Si vous êtes un héros, faites des prodiges ; si vous aimez les lettres, illustrez-vous par vos écrits. Vous voudriez, dites-vous, entrer dans la carrière des armes et chercher la gloire dans de lointains combats ; cette carrière ne vous est point fermée, et la seule chose à examiner, c'est de savoir si vous avez les qualités requises pour la parcourir avec honneur.

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

— Les dispositions naturelles, répondit Hoa-tien-hó, sont susceptibles de plus et de moins, et ce n'est pas à moi de donner la mesure de mon mérite. Tout ce que je puis dire, c'est que je voudrais apprendre à m'illustrer par des exploits militaires.

Le vieillard avant témoigné son approbation par un mouvement de tête,

— Votre désir est louable, dit-il au jeune homme, et j'en augure bien pour vos dispositions ; mais en voilà assez sur la gloire, passons à l'établissement. Le ciel qui a fait naître le founq a fait naître aussi la hoang sa compagne. Le ciel qui forma Liang-hong sut aussi former Meng-kouang. La nature entière est un grand couple formé par l'union harmonique du yn et du yang. Sans doute l'homme doit apporter plus de soins que les autres créatures dans le choix de sa compagne ; mais qu'il cherche, et il trouvera celle qui lui fut ^{p.217} destinée.

Si donc il a plu au ciel de répandre sur vous les talents et les grâces, comptez qu'il a formé pour vous une femme douée des mêmes qualités. Mais parce que vous ignorez où est celle que vous souhaitez de voir, tandis que vous avez sous les yeux celles que vos yeux ne cherchent point, vous vous persuadez dans votre peine que vous êtes atteint d'une maladie incurable. Que l'objet de vos vœux s'offre à vos regards, et vous reconnaîtrez que votre mal était imaginaire. Jusque-là nos discours sont superflus.

— Vous pensez donc, respectable vieillard, reprit le jeune homme, que je puis espérer de me faire un nom dans l'État et de trouver une femme selon mon cœur ?

— Sans aucun doute, répondit le vieillard, car si vous n'aviez pas ce qu'il faut pour parvenir à l'illustration, vous n'auriez pas songé à entrer dans l'armée ; si vous n'aviez pas ce qu'il faut pour former de beaux nœuds, voire âme n'aurait pas conçu l'image d'une femme douée de grâces et de talents.

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

— Si vous savez, répartit Hoa-tien-hó, que j'ai de quoi m'illustrer, vous savez peut-être aussi sur quel théâtre je dois paraître ; si vous savez que j'obtiendrai une femme selon mon cœur, vous savez peut-être aussi à quelle famille elle appartient ? Ne puis-je pas l'apprendre de vous ?

Le vieillard se consulta tout haut sur la réponse qu'il devait faire.

— Il n'est pas besoin, dit-il, que je le guide, dans la recherche d'une épouse ; il la trouvera sans la chercher ; je puis donc me taire sur ce point ; la lui nommer, ce serait révéler un secret qu'il ne doit pas encore apprendre. — Je ne répondrai point à cette ^{p.218} question. — Quant à la gloire, il pourrait passer sa vie à la poursuivre ; il faut donc lui donner le mot de cette énigme ; il faut parler.

Hoa-tien-hó fut frappé d'étonnement en entendant la délibération du vieillard ; chacun des mots qu'il prononçait paraissait avoir un sens profond.

— Vénérable vieillard, s'écria-t-il, vous ne pouvez être qu'un génie des montagnes ; votre langage mystérieux ne me permet plus d'en douter. Et j'ai osé m'asseoir à vos côtés ! Pardonnez à mon ignorance le crime dont je me suis rendu coupable.

En disant ces mots, il se prosterna, frappa deux fois la terre de son front, et supplia le vieillard de l'éclairer sur ses devoirs. Celui-ci parut charmé de cet hommage, et relevant aussitôt le jeune homme :

— Mon fils, lui dit-il, votre esprit sera votre guide ; car je vois en vous le héros sous le voile de l'humble disciple. Vous désirez savoir la route que vous devez suivre. Pour faire un choix entre toutes celles qui se présentent, il faut d'abord reconnaître la situation de l'empire. Est-ce l'ordre ou l'anarchie qui y règne ?

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

— Si l'ordre régnait partout, répondit Hoa-tien-hó, il me faudrait renoncer à la gloire ; il est vrai qu'il est troublé sur quelques points.

— Fort bien, mon fils, reprit le vieillard ; dites-moi maintenant sur quels points et par qui la tranquillité est troublée.

— Les montagnes des Deux Kouang, répondit le jeune homme, sont infestées de brigands ; du reste l'empire jouit d'une paix profonde.

— Les vrais héros, répartit le vieillard avec une joie évidente, sont ceux qui travaillent pour leur temps. Si la paix de l'empire ^{p.219} n'est troublée que dans les Deux Kouang, ces provinces sont aussi les seules où vous devez chercher la gloire.

À ces mots Hoa-tien-hó poussa un profond soupir et parut interdit.

— Eh bien ! dit le vieillard, que signifie ce silence ?

Le jeune homme soupira de nouveau, et, après quelques instants de méditation, répondit enfin :

— O mon père, c'est bien dans les Deux Kouang que la paix est troublée, mais je n'ose espérer que l'honneur m'y attende.

— Pourquoi, dit le vieillard ?

— C'est, répondit Hoa-tien-hó, que je manque des talents nécessaires pour couper le mal dans sa racine, et forcer les brigands jusque dans leurs retraites.

— Je sais, dit le vieillard, que vous êtes habile dans la théorie de la guerre, et que vous savez déjà tous les stratagèmes de cet art. Aujourd'hui que vous pouvez déployer sur un vaste théâtre les talents dont vous êtes pourvu, reculerez-vous devant une troupe de brigands ?

— La chasse aux tigres est sans difficulté, répondit Hoa-tien-hó ; mais les tigres des montagnes ne seront pas faciles à forcer. On peut aisément venir à bout des dragons ; mais il

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

n'en sera pas ainsi des dragons de l'abîme. Les brigands occupent toute l'étendue des montagnes ; hors de leurs repaires, ce sont des vautours ; dans leurs trous, ce sont des rats ; comment donc espérer de les atteindre ?

Le vieillard se prit à rire et dit :

— M. le bachelier, vous avez paru convenir avec moi de votre mérite ; mais maintenant vous vous dépréciez étrangement. Il y a des hommes qui savent gouverner les peuples par les lois ou par la force ; et il ne s'en trouverait pas qui p.220 pussent réduire des brigands ! Comment osez-vous prétendre à la gloire, si des voleurs sont pour vous une trop forte partie ?

— Je brûle de les exterminer, reprit Hoa-tien-hó ; mais il faut pour cela que je parvienne à leurs repaires, et je n'en vois pas les moyens.

— Quand Tchou-kó sort de sa chaumière, répartit le vieillard, et paraît au milieu des hommes, il prouve par là que sa retraite n'est pas inaccessible.

Hoa-tien-hó jugeant que ces paroles ne pouvaient s'appliquer qu'au vieillard,

— Ô mon père, s'écria-t-il avec l'accent d'un homme dont les yeux s'ouvrent tout à coup à la lumière, ce Tchou-kó ne saurait être que vous.

Alors, se prosternant de nouveau :

— Mon père, dit-il, daignez achever votre ouvrage.

Le vieillard répondit en souriant :

— Mon fils, votre imagination s'égaré. C'est pour parler raison que nous sommes ensemble. Je vous ai dit qu'il y avait dans le monde un homme appelé Tchou-kó, mais je ne vous ai pas dit que ce fût moi. Tachez de maîtriser vos soupçons.

Hoa-tien-hó répartit :

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

— Puisque vous m'avez déjà fait sentir l'aiguillon puissant de vos paroles, ô mon père ! daignez achever en moi votre œuvre de miséricorde : car si vous n'aidez ma faiblesse et mon ignorance, je n'atteindrai pas le but que vous m'avez montré. Si vous doutez de ma sincérité, je vous conjure de me mettre à l'épreuve ; j'espère qu'après un sévère examen, vous prendrez pitié du pauvre Hoa-tong, et que vous ne refuserez pas de répandre sur lui la rosée de vos préceptes : vous pouvez dès à présent le transformer en un autre homme ; car vous êtes ^{p.221} certainement le père du ciel et de la terre.

— Quel nom me donnez-vous là ?, répondit le vieillard en éclatant de rire. Si vous êtes sincère, vous vous abusez étrangement. Tandis que je suis tout occupé à vous mettre dans la droite voie, comment pouvez-vous croire que je suis avare de ma science et que je me plais à prolonger votre attente ? Mais écoutez ce qui me reste à vous dire :

Il y a longtemps qu'un étranger remit entre mes mains un livre mystérieux en me disant :

— Quand vous saurez à fond le contenu de ce livre, il ne tiendra qu'à vous d'acquérir de la gloire et une femme selon vos désirs.

Mon cœur étant dès lors fermé au monde, ce présent m'était inutile ; c'est pourquoi je le refusai d'abord : mais l'étranger me dit :

— Si vous ne voulez pas profiter de ce livre, vous pouvez du moins le garder, jusqu'à ce que vous rencontriez un homme appelé à s'en servir.

Je le pris donc, et depuis vingt ans que je le porte sur mon sein, je n'avais encore trouvé personne qui fût digne de le recevoir, lorsqu'enfin je vous ai aperçu dans ces montagnes. Vos instantes prières me donnent lieu de croire que vous êtes

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

l'homme à qui ce livre est destiné, et quoique je n'en sois pas encore certain, je vais le remettre en vos mains. Si vous l'étudiez, vous recueillerez certainement le fruit de vos études ; si vous ne l'étudiez pas, n'accusez que vous de son inutilité.

Hoa-tien-hó fut transporté de joie à ce discours, et se confondit en actions de grâces :

— Comment pourrai-je, dit-il enfin au vieillard, reconnaître un si grand bienfait ?

— Je n'attends de vous ^{p.222} aucune récompense, lui répondit en riant le vieillard ; tout ce que j'ai à vous demander, c'est d'envoyer l'un de vos gens acheter de bon vin à l'auberge du voisinage, pour que nous buvions ensemble le coup d'adieu.

Hoa-tien-hó qui de son naturel était bon compagnon, n'eut pas plus tôt connu le désir du vieillard, qu'il s'empessa de le satisfaire ; et se levant avec la vivacité d'un jeune homme dont le cœur est content, il donna ordre à Hoa-kouan d'aller acheter du vin. Dès que le vin fut apporté, la plus douce cordialité s'établit entre les nouveaux amis. Les voilà causant du ciel et de la terre, et buvant sans cérémonie chacun selon sa soif. Ils continuèrent ainsi jusqu'à ce que le jour commençât à baisser. Tous deux ayant alors une pointe d'ivresse, le vieillard se leva et dit :

— Nous avons assez bu,

puis tirant des plis de sa robe un livre qu'il y tenait caché, il le donna à Hoa-tien-hó, en lui disant :

— Votre gloire et votre établissement sont là ; mais gardez-vous d'ouvrir ce livre avec légèreté.

Quoique Hoa-tien-hó fût un peu échauffé par le vin, il se recueillit toutefois à la vue du présent que le vieillard venait de lui faire, et prenant le livre à deux mains, il le posa sur le banc de gazon qui se trouvait au haut du rocher ; puis il se prosterna quatre fois devant le livre et autant de fois devant le vieillard ; après quoi se retournant vers

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

le premier objet de sa vénération, il le prit et le recueillit dans les plis de sa robe, sans s'être permis de l'ouvrir.

— Mon fils ! dit alors le vieillard, charmé de la conduite du jeune homme, mon fils, vous pouvez prétendre à tout ! Les honneurs auxquels ^{p.223} vous êtes appelé ne sauraient se mesurer.

Puis croisant les mains sur sa poitrine, il allait prendre congé du jeune homme, quand celui-ci cherchant à l'arrêter,

— Mon père, lui dit-il, je sais qu'on ne peut retenir comme un hôte ordinaire celui dont le char est traîné par des cigognes ; mais avant de me quitter, daignez m'apprendre votre nom pour que je le grave dans ma mémoire.

Le vieillard répondit :

— Les habitants ailés des déserts des cieux ont-ils des noms propres ? vous pouvez m'appeler le vieillard du mont Tien-taï, puisque c'est sur cette montagne que vous m'avez vu pour la première fois.

— Ô vous, qui m'avez comblé de grâces, répartit le jeune homme, je ne saurais me résoudre à vous perdre ; oserai-je vous prier de fixer le jour auquel je vous reverrai ?

Le vieillard répondit :

— Est-ce que l'entrevue d'aujourd'hui avait été concertée ? S'il ne nous a pas fallu de rendez-vous pour cette fois, nous n'en avons pas besoin pour les entrevues à venir.

En achevant ces mots, , le vieillard disparut avec la rapidité du vent.

L'arrivée et la disparition subites du vieillard du mont Tien-taï, la sagesse de ses discours, et le mystère dont il s'entourait convainquirent Hoa-tien-hó que l'homme qu'il venait de voir était d'un ordre surnaturel. Songeant ensuite au don précieux qu'il en avait reçu et qui touchait à ses intérêts les plus chers, il ressentit une joie et un

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

trouble inexprimables. Enfin, il ordonna à ses gens de tout préparer pour le retour à l'auberge. Il faisait nuit quand il y arriva, et comme les fumées du vin qu'il avait bu n'étaient pas encore ^{p.224} dissipées, craignant de profaner son livre par une lecture immédiate, il le posa sur la tête de son lit et se coucha sans avoir osé l'ouvrir. Le lendemain matin, après s'être peigné et lavé, il le prit, l'ouvrit et y lut ce qui suit :

(Nota. Le texte du livre mystérieux offre la description d'un pays de montagnes occupé par des brigands, et un aperçu des règles que l'auteur avait dû suivre pour en tracer le plan.)

Après avoir lu ce texte avec une attention scrupuleuse, Hoa-tien-hó déploya la feuille dont il était suivi, et reconnut la carte topographique des montagnes des Deux Kouang. Toutes les montagnes et toutes les cavernes y étaient désignées par des noms particuliers ; on y voyait l'indication des districts dont elles faisaient partie, leur emplacement, leurs distances et jusqu'aux noms des brigands qui les occupaient. Les chemins les plus larges y étaient distingués des sentiers, les lieux sûrs des passages dangereux. En un mot tout était déterminé sur cette carte avec exactitude, et quoique le nombre des montagnes des Deux Kouang soit immense, il n'y en avait pas une dont on ne pût reconnaître la position d'un coup d'œil. Après quelque temps de contemplation, Hoa-tien-hó s'écria dans un transport de joie :

— C'est maintenant que les brigands sont en ma puissance. Ce vieillard serait-il véritablement un génie ? Que je suis heureux de l'avoir rencontré !

Lorsqu'il eut considéré cette première carte, il en aperçut une seconde qu'il déploya aussitôt. Celle-ci représentait un jardin où s'élevaient de ^{p.225} distance en distance des pavillons et des salles de verdure. D'un côté des arbres majestueux, de l'autre des pièces d'eau ; ici des treillis chargés de fleurs et de feuillage, là des rochers de teintes diverses, faisaient de ce jardin une retraite paisible et délicieuse. Du reste nulle inscription ne faisait connaître la situation du lieu que le peintre avait voulu représenter. Après plusieurs recherches inutiles, Hoa-tien-hó reploya ce dessein pour ne plus s'occuper que de la carte

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

topographique des montagnes. Chaque jour il en examinait les détails avec la plus grande attention, et après qu'il l'eut ainsi vue et revue pendant quelque temps, il finit par graver dans sa mémoire les positions relatives de toutes les cavernes de brigands, et les sinuosités de tous les sentiers par lesquels on pouvait y pénétrer. Il eut dès lors un avant goût de la gloire qui lui était réservée, et le sentiment confus du bonheur tranquille dont il devait jouir plus tard.

Ceux qui ne savent pas ce qui arriva ensuite, en trouveront le récit dans le chapitre suivant.

@

Hoa thou youan ou Le Livre mystérieux

@

p.129 Le morceau dont j'offre aujourd'hui la traduction m'a paru assez indépendant des choses qui le précèdent dans l'ordre de la narration pour pouvoir paraître sans une récapitulation préalable. S'il se trouve quelque part une allusion dont l'intelligence nécessite la connaissance d'un fait antérieur, je relaterai brièvement ce fait dans une note. Les scènes que l'on va voir se passent entre des personnes de bonne compagnie ; elles pourront servir à donner quelques idées de plus sur le genre de politesse qu'une vieille civilisation a introduit à la Chine dans les relations d'homme à homme, et à rectifier quelques opinions sur le degré de liberté dont les femmes jouissent dans ce pays.

Comme je me propose de traduire et de publier en entier le roman chinois dont je donne aujourd'hui un second extrait ¹, je crois devoir profiter de l'occasion qui m'est offerte pour m'expliquer sur le mode p.130 de traduction que j'ai suivi, et provoquer, s'il m'est possible, de la part des auteurs et lecteurs de traductions, des avis qui tournent au profit de la mienne.

Ceux des lecteurs français à l'opinion desquels j'ai tâché de me conformer jusqu'à ce jour, sont bien les gens du monde les plus difficiles à satisfaire ; aussi n'ai-je subi leurs lois que parce qu'elles m'ont paru fondées sur les principes de la raison et du goût. Mais si par hasard je m'étais trompé avec eux, quelle obligation n'aurais-je pas à celui qui ferait cesser mon erreur, puisqu'il rendrait en même temps ma tâche plus facile.

En permettant l'importation des idées et des productions de l'Orient, les lecteurs dont je parle repoussent impitoyablement la phraséologie orientale, et veulent qu'on écrive en français tout ce qu'on leur destine, fût-ce une version du javanais ou du tibétain. Je conviens qu'ils font une exception en faveur des noms propres, et je ne doute pas qu'ils ne fussent les premiers à rire du traducteur qui de Pomponius aurait fait M. de Pompone, ou du général chinois Sang le général français Dumourier ² ; mais à cela près il faut leur trouver des équivalents pour tout, et Dieu sait le temps qu'on y passe. Ce n'est point par les

¹ Le premier chapitre du *Hoa-thou-youan* a paru dans le 4^e cahier du *Journal asiatique*. Le 3^e chapitre a été lu dans la séance publique du 21 avril dernier.

² Le mot chinois *Sang*, qui forme l'un des *pe-kia-sing* ou nom de famille, signifie *mûrier*.

Hoa thou youan ou Le Livre mystérieux

formes du langage, dont ils se soucient peu, mais par les idées et les choses qu'ils veulent faire connaissance avec les nations étrangères. La nécessité, p.131 souvent si commode ¹, de *conserver la couleur locale*, n'est point une excuse auprès d'eux ; ils ne font pas plus de grâce aux métaphores bizarres qu'aux locutions étranges ; et s'il s'en trouve beaucoup dans une version d'un livre oriental, ils nous diront crûment que ce n'était pas la peine de la faire. Cependant ils veulent qu'un traducteur soit fidèle, et ils soutiennent qu'on peut l'être autant qu'il faut sans cesser d'écrire en français. De cette proposition vraie en spéculation, résulte un double précepte qui, malheureusement pour nous, est beaucoup moins facile à observer qu'à imposer.

Je sais qu'il y a dans le monde un assez bon nombre d'orientalistes amateurs qui jugent les traductions d'après des principes tout opposés ; car ils en jouissent d'autant plus qu'elles sont moins françaises. En travaillant pour cette classe de lecteurs il ne faudrait pas se tourmenter à chercher des équivalents ; que dis-je ? ils sont si bien préparés aux formes extraordinaires, que ce serait tromper leur attente, et par suite encourir leur mécontentement, que de leur offrir des traits de ressemblance, quelque réels qu'ils fussent, entre l'Orient et l'Occident.

Ceci s'applique particulièrement à la Chine. Comme cette contrée est la plus lointaine de celles dont on cultive la littérature en Europe, ils en concluent que p.132 les usages de ses habitants doivent s'éloigner des nôtres plus que ceux de toute autre nation asiatique. Or, s'ils savent qu'un arabe n'appelle pas sa maîtresse *mademoiselle*, comment recevront-ils M^{lle} Houg-ïu, M^{lle} Lan-ïu, et tant d'autres qui, par les grâces de leur esprit, ont fait les délices de Pékin, et qu'on se propose de produire incessamment à Paris ? Accoutumés qu'ils sont à traiter avec des cadis, comment accueilleront-ils nos préfets et nos sous-préfets chinois ? Sur le seul titre de nos personnages, ils révoqueront en doute leur origine. Nous avons, je l'avoue, un moyen bien simple de prévenir leurs soupçons et de satisfaire leur goût. Au lieu de rendre *siao-tsie* par *mademoiselle* qui y correspond exactement, au lieu de traduire *tchi-fou* et *tchi-hian* par les mots *préfet* et *sous-préfet* qui s'en rapprochent le plus possible, il nous suffirait, en travaillant pour ces lecteurs commodes, de transcrire en lettres romaines les caractères chinois dont la version serait *trop française* ; et,

¹ Il y a nombre de phrases, même en arabe, qui, traduites verbalement, ont une physionomie orientale, mais qui deviennent triviales pour nous, dès qu'on les rend par les expressions françaises qui leur correspondent réellement.

Hoa thou youan ou Le Livre mystérieux

dussent-ils confondre les noms propres avec les termes honorifiques que le temps et la civilisation ont introduits à la Chine, nous leur ménagerions ainsi le plaisir de prononcer en nous lisant moins de français que de chinois.

Nous aurions aussi nos coudées franches dans la traduction des phrases, et c'est surtout alors que nous sentirions le prix des facilités dont ils nous font un devoir. La clarté, la précision auxquelles les auteurs du siècle dernier nous avaient accoutumés, devraient être proscrites de nos versions ; car si ce sont là les p.133 traits distinctifs de la littérature française, il est évident que les caractères inverses doivent appartenir à la littérature des peuples qui sont situés de l'autre côté du globe... Assurément les lecteurs qui conçoivent ainsi notre travail sont aussi précieux pour nous que les autres sont désespérants ; et l'on me dira sans doute qu'il faudrait être ennemi de soi-même pour se donner tant de peine à faire des traductions françaises, quand par là on est sûr de déplaire aux uns sans être certain de parvenir à contenter les autres.

Mais, quelle que soit la rigueur des préceptes auxquels je me suis soumis, je ne saurais les enfreindre volontairement avant d'avoir cessé de croire à leur bonté. Jusque-là je m'efforcerai d'écrire en français des versions fidèles ; je tendrai sans cesse, quoique avec la certitude douloureuse de rester bien loin du but, vers cette double perfection dont on verra bientôt un modèle dans la traduction si impatiemment attendue du roman des *Deux Cousines*, par M. Abel-Rémusat. Toutefois, je préviens les lecteurs en général que, s'ils ne doivent pas s'attendre à trouver toujours dans ma version la valeur rigoureuse des phrases dont le génie de notre langue repousserait la traduction verbale, ils peuvent compter du moins que je ne substituerai jamais sciemment à un passage intraduisible des choses qui ne pourraient pas entrer dans le cercle des conceptions chinoises.

@

@

p.134 Tandis que les ennemis de Lieou-thsing, réduits au silence par les dernières mesures de l'autorité publique, préparaient dans l'ombre une nouvelle attaque contre la réputation de ce jeune homme, celui-ci n'était occupé que de Hoa-thian son défenseur.

— Il ne m'a pas même entrevu, disait-il à sa mère ; et pour s'être arrêté une fois dans notre jardin, il m'a écrit des vers tout pleins d'amitié, des vers qui partent du cœur. Il s'est chargé de mon infortune, et s'est exposé pour moi au ressentiment de mes ennemis. Enfin, au moment de son départ, il a obtenu par sa recommandation un édit qui me place sous la protection des autorités. Fût-il mon père ou mon frère, il n'aurait pas pu faire davantage ; c'est un ami tout divin. Mais après tant de faveurs reçues, je ne lui ai point encore donné le moindre signe de ma reconnaissance ; comment pourrais-je goûter le repos ? Heureusement il n'y a pas très loin d'ici à Canton. J'ai dessein d'y aller pour lui faire mes remerciements en personne, et lui montrer que je ne suis pas un ingrat.

— Il serait bon sans doute, répondit Madame Yang ¹, de lui faire vos remerciements en personne ; mais vous êtes tout jeune, et n'avez jamais p.135 passé le seuil de notre porte ; comment osez-vous entreprendre ce voyage ?

— Ma mère, répondit Lieou-thsing, prenez garde, en m'élevant trop délicatement, de faire de moi un homme inutile. Puisque j'ai abordé ce sujet, voyez notre ami Hoa-thian ; il n'est pas beaucoup plus âgé que moi, et cependant,

¹ En prenant le titre de *fou-jin*, Madame, les femmes mariées conservent en Chine leur nom de famille. Ainsi Madame Yang était M^{lle} Yang avant son mariage. Cet usage n'est cependant point constant ; et quelquefois les femmes prennent le nom de famille de leur mari.

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

parti du Tché-kiang, il a traversé le Fo-kian, et est allé à Canton présenter un plan de campagne au gouverneur militaire ; il a déjà fait le service d'un homme ; il s'est déjà montré Chinois. Pour moi, je ne demande qu'à l'aller voir afin de lui témoigner ma gratitude. Ce devoir rempli, je reviens au logis. Ce ne sera jamais qu'une absence d'un mois et demi ; quel obstacle y voyez-vous ?

— Durant ce voyage vous aurez à souffrir des injures de l'air. D'ailleurs vous n'avez jamais voyagé ; et puis la province de Kouang-toung est vaste... où irez-vous chercher votre ami ?

— Il est bon que jeune encore je m'accoutume aux fatigues des voyages. Quant à notre ami, il remplit les fonctions de conseiller près du gouverneur militaire de la province ; ce poste élevé le met en évidence. Comment donc pouvez-vous craindre que je ne le trouve pas ?... Rassurez-vous, ma mère ; c'est un mois de vacances que je vais prendre ; mais il n'y a aucune raison pour que je ne revienne pas au logis.

Madame Yang ne fit plus d'objections et s'occupa des préparatifs du voyage. Elle ordonna au vieux ^{p.136} serviteur d'accompagner son fils et de se faire suivre des deux jeunes gens attachés au service de la bibliothèque.

Au moment du départ, M^{lle} Lan-iu ¹ recommanda la discrétion à son frère.

— Je regarde, lui dit-elle, le seigneur Hoa-thian comme un homme d'un grand mérite, comme un homme de cœur et d'esprit. Quand vous serez avec lui, gardez-vous bien de lui laisser entrevoir ce qu'il doit ignorer.

— Je saurai me taire, répondit Lieou-thsing, et garder votre secret en ce qui dépendra de moi. Mais si, après avoir lu vos

¹ Sœur de Lieou-thsing. Elle avait composé pour son frère une réponse en vers à une lettre de Hoa-thian.

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

vers, il veut me mettre à l'essai, mon ignorance paraîtra au grand jour.

Cette observation fit sourire la jeune fille, et Lieou-thsing s'étant levé partit accompagné de ses gens.

Cependant Hoa-thian, ramené à Canton, avait été accueilli par le général Sang de la manière la plus honorable. Du reste, le général ne songeait aucunement à exécuter le plan de campagne de son jeune conseiller en attaquant les brigands dans leurs forts. Une expédition aussi hardie était trop au-dessus de son courage, et puis les circonstances avaient changé. Les bandes qui étaient venues au pillage peu après le départ de Hoa-thian, ayant eu la retraite coupée, grâce aux documents trouvés dans son mémoire, les brigands intimidés par cet échec n'osaient plus se montrer dans la plaine, et la tranquillité dont on ^{p.137} jouissait depuis quelque temps n'avait servi qu'à fortifier l'indolence du gouverneur.

Hoa-thian reconnut que, dans un tel état de choses, il ne pouvait point se signaler par l'accomplissement du grand œuvre qui l'avait amené au quartier général, et médita dès lors une seconde évasion. Il attendait vainement depuis son arrivée l'instant favorable à l'exécution de ce projet. Pour charmer son ennui, il prit un jour les vers de Lieou-thsing, et les lut plusieurs fois avec beaucoup d'attention.

Tandis qu'il savourait cette lecture, on lui apporta un billet de visite en lui annonçant que M. Lieou ¹ du Fo-kian venait lui rendre ses devoirs. À cette nouvelle il saisit précipitamment le billet, et voyant dessus le nom de Lieou-thsing, il s'écria, plein de joie et de surprise :

— Se peut-il qu'il soit venu ?

En même temps il se leva pour aller à sa rencontre.

Parvenu à la porte du salon il vit en dehors le vieux domestique de la maison Lieou.

¹ Le même que Lieou-thsing. À la Chine, ainsi qu'en Europe, on ne met ordinairement que le nom de famille avec le titre qui correspond à Monsieur.

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

— Est-ce que ton maître est venu en personne ? lui demandait-il.

— Mon maître, répondit le serviteur, est en ce moment devant la porte de l'hôtel.

Hoa-thian jeta les yeux vers la porte extérieure, et alla recevoir son ami la joie dans le cœur et le sourire sur les lèvres. Il vit un jeune homme qui se tenait en dehors dans une attitude respectueuse, et au premier coup d'œil il fut frappé des grâces de sa personne.

p.138 Après quelques instants d'une admiration muette, il s'avança vers lui, et d'un ton moitié respectueux, moitié amical,

— M. Lieou, lui dit-il, a donc bien voulu descendre vers moi des régions célestes.

— Je suis accouru de toutes mes forces, répondit Lieou-thsing, mais c'est seulement de cet instant où j'ai le bonheur de contempler vos traits, qu'on peut dire que j'ai atteint les célestes régions.

Charmés l'un de l'autre, les deux amis gagnèrent le salon au milieu d'un échange continu de compliments et de sourires. Lorsqu'ils furent entrés, Hoa-thian allait s'acquitter des devoirs d'usage envers Lieou-thsing, mais celui-ci le prévint. Il ordonna au vieux domestique d'étendre un tapis rouge sur le plancher, et de placer un siège sur le tapis, puis s'adressant à Hoa-thian :

— Avant que nous nous fussions vus, dit-il, votre divine amitié est venue à mon secours, et m'a sauvé des malheurs dont j'étais menacé. Depuis lors ma mère et moi avons sans cesse présente à l'esprit la grâce insigne que vous nous avez faite, et dont nous conservons une reconnaissance profonde. C'est pourquoi j'avais ordonné à notre vieux serviteur de vous inviter à revenir chez nous, afin que je pusse vous exprimer une partie de ce que je ressens. Malheureusement pour moi, l'urgence des affaires publiques vous obligea de retourner en toute hâte à Canton. Dès ce moment je ne pouvais ni manger

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

le jour, ni dormir la nuit. Aujourd'hui, je viens principalement pour vous offrir l'hommage de ma ^{p.139} reconnaissance. Je vous supplie donc de vous asseoir sur ce fauteuil, tandis que je frapperai le plancher de mon front, et mettrai mon cœur à vos pieds.

Hoa-thian répondit :

— Le premier pas que j'ai fait vers vous était une véritable indiscretion ¹ ; mais ensuite, épris de votre mérite, et souhaitant ardemment de vous voir, je me suis arrêté longtemps dans votre jardin. — Quant à l'explication que j'ai eu lieu de donner au sous-préfet ², ce n'est qu'une pièce impromptu jouée en passant, et non le fait d'un héros de race rouge ; comment donc aurais-je mérité que vous prissiez la peine de venir de mille li ³ ? Ce témoignage de votre bienveillance est tellement hors de proportion avec mes services, que je ne saurais en parler sans confusion ; mais puisque j'ai obtenu un de vos regards, qui vaut mieux que cent amis ordinaires, je veux m'incliner jusqu'à vos pieds pour vous prouver ma vive gratitude.

Après une lutte prolongée d'humilité, les deux amis se saluèrent réciproquement de quatre révérences, et finirent par s'asseoir aux places que l'usage a fixées pour celui qui rend une visite et celui qui la reçoit. ^{p.140}

— Je suis dépourvu de talent, dit Lieou-thsing ; je n'ai pas encore pu m'élever au premier grade. Depuis la mort de mon père, j'ai été constamment en butte à l'injustice des hommes. Ces jours passés, si votre force n'était venue à mon secours, j'aurais été maltraité infailliblement. En venant vers vous aujourd'hui, je n'ai pas été mû par le seul besoin de vous

¹ Hoa-thian passant par le Fo-kian, à son retour de Canton, était entré par curiosité dans les jardins de Lieou-thsing. Mais il ne put pas voir ce jeune homme, qui se tenait alors caché pour se soustraire aux poursuites de ses ennemis.

² Hoa-thian, instruit de l'affaire de Lieou-thsing, avait plaidé sa cause près des autorités de son département.

³ Environ cent lieues.

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

rendre des actions de grâce pour les bienfaits déjà reçus ; j'élève mes regards vers les hauteurs de votre talent, et je souhaite de *m'appuyer sur votre table*, dans l'espoir que vous voudrez bien m'aider de vos conseils. Si je puis m'approprier le superflu de votre esprit, la faveur dont j'aurai joui près de vous n'aura point été temporaire, mais elle s'étendra sur toute ma vie.

— Monsieur, répondit Hoa-thian, ne poussez pas si loin l'humilité. Étant dans votre jardin, j'eus lieu de vous écrire, et alors je n'aurais pas osé prétendre à une réponse sur mes rimes. J'ai pourtant eu l'honneur d'en recevoir une où vous m'avez prodigué les plus doux parfums, et où votre bienveillance s'exprime avec tant de grâces, que vous rendez vos lecteurs confus de leurs propres écrits. Doué comme vous l'êtes d'un si beau talent, ce n'est pas avec un ami qui vous connaît et vous apprécie, que vous devez chercher à vous rabaisser.

— En vous priant de m'aider de vos conseils, je forme un vœu bien sincère, et j'exprime un besoin bien réel. Monsieur, douter ainsi de ma bonne foi, c'est repousser mon amitié. p.141

— Profitons de nos loisirs pour causer en paix, dit Hoa-thian. Puisque la connaissance est faite, et que nous sommes réunis, livrons-nous aux rêveries qui délassent l'esprit. Un bon moyen de nous entendre est de boire gaiement ensemble durant la dizaine. Dans cet intervalle, nous trouverons, je l'espère, autre chose à nous dire.

Aussitôt il se leva, et après avoir dit au vieux domestique de porter le bagage de son maître dans la chambre des hôtes, il conduisit Lieou-thsing dans la sienne pour y boire avec lui. Les deux amis s'étant établis dans l'appartement intérieur, et le vin ayant été apporté, ils commencèrent à boire ensemble. Tout en buvant, ils causèrent un peu de la littérature, de la poésie et des convenances sociales ; un peu des affaires du siècle et de l'empire de la faveur : un peu des charmes de la

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

campagne, de ses fleurs et de ses saules, de ses montagnes et de ses eaux. Chaque demande obtenait une réponse immédiate, et la conversation marchait avec un parfait accord.

Lorsqu'ils furent à demi ivres, Hoa-thian dit en souriant :

— J'ai une pensée dont l'expression vous paraîtra peut-être un peu hardie. Si je ne craignais d'offenser votre délicatesse, je vous demanderais la permission de vous la communiquer.

— Entre gens qui se connaissent assez pour causer familièrement ensemble, comment peut-on craindre de déclarer sa pensée ; et que signifie l'embarras où je vous vois ?

— Puisque vous voulez bien ne pas me faire un crime ^{p.142} de ce que j'ai à vous dire, je vais hasarder une observation téméraire. J'ai ouï dire que parmi les lettrés fameux dans les temps anciens et modernes pour les charmes de leur personne, Fan-'an et Weï-kiaï ¹ occupaient le premier rang ; mais aujourd'hui que je vous vois, je ne saurais croire que leur beauté ait égalé la vôtre.

— Vos éloges sont excessifs, répondit en souriant Lieou-thsing. Quoique j'aie lieu de savoir gré à mes parents du don qu'ils m'ont fait d'une figure à peu près humaine, comment oserais-je entrer en comparaison avec les personnages de l'antiquité ?

— Ce que j'en dis n'est point pour vous flatter ²... mais je pense que toute la quintessence des deux fluides éthérés ³ et toute la vertu des deux principes formateurs ⁴ ont agi du ciel et de la terre pour produire dans votre personne le chef- d'œuvre de la nature. Les anciens disaient : *joli à croquer* ; mais aujourd'hui,

¹ Ce sont apparemment deux Adonis chinois.

² Textus sinensis addit : « Nec mihi animus est pudorem tuum temerare. »

³ Ces deux fluides ou éléments matériels sont le yang et le yin. Le premier est *actif*, subtil, lumineux et chaud ; le second est *passif*, grossier, obscur et froid. Tous deux entrent dans la composition des corps animés.

⁴ Ce sont le *tsao* et le *hoa*. Le *tsao* est le principe ou la force qui produit ou qui crée. Le *hoa* est la force qui agit dans les transformations.

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

qu'en buvant avec vous je me repais de votre beauté, je m'aperçois que c'est ^{p.143} de la neige ¹ que j'avale. Voilà sans doute pourquoi je vous admire sans m'enivrer.

— Pour moi, répartit Lieou-thsing, en écoutant vos discours, il me semble que je bois un vin capiteux ; sans y penser je m'enivre et c'est trop pour moi d'une tasse de ce breuvage.

Les deux amis se regardèrent en souriant, et continuèrent de rincer leurs tasses avec du vin, tant qu'à la fin ils parvinrent à la dernière période de l'ivresse. Alors Hoa-thian, ayant observé Lieou-thsing, se mit à rire, et lui dit :

— Tandis que vous buviez, la marée rose a envahi les pommettes de vos joues, et un halo blanc s'est répandu tout autour. Cela forme précisément cet heureux mélange de blanc et de rose que le ciel offre à notre admiration dans les femmes ; vous l'avez reçu dans tout son éclat. — Il y aurait de l'indiscrétion de ma part à mettre sur le tapis les personnes qui vous touchent de près ; loin de moi cette pensée ; mais à coup sûr, on ne peut pas naître aussi joli que vous dans des circonstances ordinaires.

Lieou-thsing, qui était alors dans le royaume de l'ivresse, lâcha une réponse irréfléchie.

— Je ne vous cacherai point la vérité, dit-il à Hoa-thian ; lorsque ma mère me portait dans son sein, elle rêva que le Chang-ti ² lui donnait une grenade avec sa fleur, et que, l'ayant reçue, elle la mangeait. Bientôt après ^{p.144} elle mit au monde deux enfants, ma sœur et moi.

À cet endroit du récit, Hoa-thian ne put s'empêcher d'interrompre Lieou-thsing par un éclat de rire, et frappant ses mains l'une de l'autre,

¹ La neige est pour les Chinois le symbole de la pureté comme de la beauté.

² Le suprême régulateur, le Dieu du ciel ; mot à mot, *l'autocrate d'en haut*.

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

— Hà ! hà !, dit-il, voilà une merveilleuse grossesse... mais à ce compte vous avez donc une sœur ?

Lieou-thsing s'aperçut alors de l'indiscrétion qu'il avait commise, et se rétractant aussitôt,

— Il n'est question que de moi, dit-il ; de quelle autre voulez-vous parler ?

Hoa-thian, n'ayant pas en ce moment la jouissance de toutes ses facultés, crut qu'il avait mal entendu et en demeura là. De son côté, Lieou-thsing témoigna le désir de se retirer... et son hôte chargea quelqu'un de le conduire dans la bibliothèque où il devait passer la nuit. Lieou-thsing se retira en disant :

— Je suis reconnaissant des grâces que j'ai reçues.

Le lendemain, Hoa-thian et Lieou-thsing se trouvèrent dans une harmonie si parfaite, que déjà ils ne pouvaient plus se passer l'un de l'autre, soit pour boire à l'hôtel, soit pour aller se promener hors des murs. Ce même jour Hoa-thian vint à parler d'un lieu situé à l'occident de la ville, et que l'on ^{p.145} nommait le *Champ des fleurs*. Une belle femme y avait été enterrée, et depuis lors le sol de ce champ avait produit comme de lui-même une espèce de jasmin dont l'odeur était d'une suavité extraordinaire. L'on était précisément au temps où les fleurs venaient de s'épanouir. Pouvait-on se dispenser d'aller voir ce beau lieu ?

Les deux amis convinrent donc d'y faire un tour ; mais au moment où ils sortaient, Hoa-thian reçut l'ordre de se rendre au quartier-général pour délibérer sur une affaire pressée. N'ayant aucune raison plausible de s'en dispenser, il pria Lieou-thsing de le devancer au Champ des fleurs, et promit de le rejoindre aussitôt que l'affaire serait expédiée. Il partit ensuite avec les messagers du gouverneur.

De son côté, Lieou-thsing, suivi de ses gens, se dirigea vers l'occident de la ville. Parvenu au Champ des fleurs, il vit effectivement un lieu rempli de fleurs, et fut délicieusement affecté de leur parfum.

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

C'étaient partout d'épais ombrages, partout des bouquets d'arbres odorants.

Ne vantez ni la verdure des feuilles, ni le pourpre des fleurs ;

Ne dites rien du parfum pénétrant, rien de la blancheur native des fleurs de jasmin ;

Mais dites qu'un corps de neige et des ossements de jaspe en furent la semence. ¹

Charmé de l'odeur des jasmins, Lieou-thsing alla ^{p.146} se promener sous de grands saules, et se mit à contempler vaguement tous les objets qu'il avait sous les yeux.

Nombre d'oisifs, attirés par les fleurs nouvelles, allaient et venaient dans le même lieu, trois à trois, quatre à quatre, se succédant sans interruption. Pour Lieou-thsing, il y avait déjà longtemps qu'il se promenait seul, lorsque des garçons de la taverne des fleurs l'invitèrent respectueusement à boire.

— Le vin est tiré, dirent-ils ; nous ne savons pas quand viendra le seigneur qui l'a commandé ; mais en l'attendant, monsieur Lieou voudrait-il boire une tasse de vin ?

Lieou-thsing, animé par le spectacle des fleurs, accepta la proposition. Aussitôt les garçons étendirent un tapis sous le feuillage, dressèrent une table sur le tapis, et prièrent Lieou-thsing de s'asseoir et de se rafraîchir.

Après avoir bu quelques tasses, il vit venir un grand nombre de femmes en voitures et de soldats à cheval, formant l'escorte d'une chaise que par le nombre de ses porteurs Lieou-thsing jugea devoir appartenir à un officier supérieur. La personne ainsi escortée venait aussi pour jouir des fleurs nouvelles, et sa voiture passa près du bosquet où Lieou-thsing était assis.

Il est bon de dire que le Champ des fleurs était une promenade aussi vaste que belle, tellement que ceux qui s'y rendaient pouvaient choisir l'un une place, l'autre une autre, pour dresser des tables et

¹ Ces quatre phrases répondent à autant de vers du texte chinois.

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

former des banquets ou des jeux. Chacun s'y mettait à son aise sans avoir à redouter la moindre opposition.

p.147 La voiture principale s'arrêta au plus bel endroit du jardin ; aussitôt les femmes qui en formaient le cortège mirent pied à terre, et s'étant approchées de cette voiture, aidèrent une jeune demoiselle à en descendre. Elles l'environnèrent ensuite, et l'accompagnèrent dans tous les lieux où il y avait de belles fleurs à voir.

Lieou-thsing avait cru d'abord que c'était quelque matrone de haut parage, et ne songeait point à se déranger pour l'aller regarder. Mais en passant dans sa chaise derrière le bosquet où était Lieou-thsing, la jeune fille avait vu le beau jeune homme assis et buvant seul. Elle avait été frappée de sa bonne mine. Dès lors la nécessité de parcourir avec ses femmes toutes les parties du jardin lui paraissait insupportable. Elle arriva cependant près du bosquet où Lieou-thsing était assis, et s'en étant approchée pour considérer les fleurs qui l'environnaient, elle fut aperçue par le jeune homme qui reconnut en elle une fille de quinze ou seize ans.

En la voyant, Lieou-thsing se dit avec étonnement : « Je n'aurais jamais cru qu'il y eût dans l'empire une aussi charmante personne. » En même temps il allait se lever pour l'envisager de plus près ; mais à la vue des soldats qui l'environnaient au loin, il reconnut que la jeune demoiselle était une personne de distinction, et craignant de s'attirer quelque affaire par un empressement indiscret, il concentra son admiration. Toujours assis, il la regardait à la dérobée, mais il tremblait quelle ne s'éloignât, et qu'en p.148 restant à sa place il ne manquât occasion d'être vu. Sa perplexité était extrême. Heureusement la jeune fille lança un regard d'amour sur Lieou-thsing au moment même où Lieou-thsing lançait un regard d'amour sur elle. Placée sous les jasmins, elle feignait de prendre les rameaux pour respirer le parfum des fleurs, et de chercher à droite et à gauche des sensations innocentes ; mais toute son âme, tous ses regards rayonnaient sur Lieou-thsing. Cette situation dura longtemps ; mais enfin pressée par

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

ses femmes de retourner au logis, elle remonta quoique à regret dans sa chaise, et partit escortée comme auparavant.

La jeune fille partie d'un côté, Hoa-thian arriva bientôt de l'autre à cheval et au galop. Voyant Lieou-thsing qui buvait seul sous le feuillage,

— J'ai manqué à mon devoir, lui dit-il avec empressement ; je vous en demande pardon.

Lieou-thsing, plongé dans une rêverie profonde, était immobile sur sa chaise, et paraissait n'avoir rien entendu de ce qu'on lui disait.

Hoa-thian le frappa légèrement sur l'épaule :

— Monsieur Lieou, vous ne me dites mot ; êtes-vous fâché contre moi parce que j'ai tardé à venir ?

Lieou-thsing, se sentant frappé, sortit de sa rêverie, et se levant aussitôt :

— Vous voilà donc de retour, Monsieur Hoa... Que n'êtes-vous venu un instant plus tôt !

Hoa-thian vit le trouble de Lieou-thsing.

— Je vous connais pour un homme sensé, lui dit-il ; d'où vient donc ce changement subit dans dans votre air ? Certes ^{p.149} il vous est arrivé quelque chose d'extraordinaire. Pourquoi ne me diriez-vous pas ce que c'est ?

— Pour celui qui a traversé l'océan, il n'y a plus d'eaux sur la terre, répondit Lieou-thsing ; pour celui qui s'est élevé sur la montagne des enchantements, il n'y a plus de nuages dans l'air. Puisque vous avez pu vous tromper à mon avantage, jusqu'à louer mes dehors vulgaires, et m'accorder de la beauté, je regrette bien que vous ayez tardé d'un pas. Si vous étiez arrivé un instant plus tôt, vous auriez vu cette jeune fille dont les eaux les plus pures ont tracé les contours, dont la glace et la neige ont formé la taille, et vous auriez pris ma laideur en aversion. Tout ce que j'avais vu de beau jusqu'à ce

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

jour n'avait fait sur moi qu'une impression passagère ; mais aujourd'hui cette jeune fille s'est emparée de toute mon âme. Voilà la cause de cette absence profonde où vous m'avez surpris. Les anciens vantaient la beauté des femmes de Yen et de Tchao ¹ ; mais qui eut dit qu'il y avait dans le Kouang-toung une aussi charmante personne ?

— Doué vous-même d'une rare beauté, répondit avec étonnement Hoa-thian, puisque vous louez la sienne, il faut croire qu'elle a des charmes plus qu'humains ; mais nous ne savons pas à quelle famille elle appartient ; il faut nous en instruire.

En conséquence, il chargea des gens du bureau ^{p.150} militaire de prendre des renseignements exacts sur tout ce qu'il leur importait de savoir. Ceux-ci ayant été aux informations, revinrent bientôt apprendre aux deux amis que la personne en question était la fille du major Tchao, alors âgée de seize ans ; que non seulement elle était douée de toutes les qualités extérieures, mais qu'elle possédait la science des livres et des relations sociales ; qu'elle savait composer en vers et en prose ; qu'enfin c'était elle qui tenait toute la correspondance particulière et officielle du major son père.

À cette nouvelle, Lieou-thsing ne fut pas maître de sa joie.

— Quelle rencontre ! s'écria-t-il. En voyant la tournure élégante et la physionomie gracieuse de cette jeune fille, j'ai jugé qu'elle devait avoir un esprit supérieur, et voilà mon pressentiment vérifié. — Mais pourquoi faut-il que je sois dépourvu de talent, et ne puisse réussir dans la carrière des lettres. Mon incapacité met un abîme entre elle et moi.

Hoa-thian observa que la fille d'un major n'était pas un si beau parti.

— Issu comme vous l'êtes, dit-il à Lieou-thsing, des premiers rangs de la magistrature civile, ce serait ravalier la robe

¹ Contrées situées dans le nord de la Chine.

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

jusqu'à l'épée que de vous allier à la famille du major ; je ne vois donc pas que vous ayez grand sujet de vous réjouir. Cependant si vous avez ce mariage à cœur, je vous promets d'en faire mon affaire, et de m'entremettre pour vous. Mais ce n'est pas là ce qui doit nous occuper aujourd'hui ; je vous prie donc ^{p.151} d'abandonner ce soin, et de ne point nous exposer, au milieu de ce jardin, à *la risée des saules et des fleurs*.

Lieou-thsing fit effort sur lui-même pour ne plus penser à la jeune fille, et les deux amis se mirent à boire, à causer et à rire, jusqu'à ce que le soleil se fût caché dans l'occident. Alors ils montèrent à cheval, et retournèrent à leur hôtel.

La fille du major-général Tchao se nommait Houng-choui. Elle était née avec une beauté incomparable et une pénétration extraordinaire. Elle avait bien deux frères ; mais leur science se bornait à monter à cheval et à tirer de l'arc ; du reste ils ne savaient pas un mot de littérature. La jeune Houng-choui n'avait eu ni précepteur ni compagnon d'étude, mais elle avait reçu de la nature de si merveilleuses dispositions, qu'il lui suffisait, pour savoir et comprendre, d'avoir vu ou entendu. À l'âge d'onze ou douze ans elle pénétrait le sens de tous les livres ; à l'âge de quatorze ans elle composait parfaitement ; enfin c'était un docteur féminin. Aussi son père, dont elle était le secrétaire général, l'aimait-il comme ce qu'il avait de plus précieux. Parmi les officiers ses collègues il y en avait bien qui auraient souhaité sa fille pour bru ; mais connaissant l'excellence de son mérite littéraire, ils pensaient avec raison que le major Tchao ne voudrait pas donner sa fille à quelque héros brutal de l'armée. Aussi aucun d'eux n'avait osé en ouvrir la bouche.

En conséquence, la jeune fille était parvenue ^{p.152} jusqu'à l'âge de seize ans sans avoir reçu les premiers cadeaux de noces. En attendant, elle employait ses loisirs à parcourir les montagnes, à se promener au bord des eaux, à composer des vers, en un mot, à suivre tous ses penchants. Son père et sa mère, qui la regardaient comme un jeune lettré, la traitaient aussi comme telle, et se prêtaient à tous ses désirs.

Hoa thou youan
ou Le Livre mystérieux

Comme la demoiselle Houg-choui était une fille de sens, elle pensait bien que son père étant officier militaire, aucun lettré ne viendrait de lui-même la demander en mariage. Aussi ses fréquentes promenades n'étaient qu'un prétexte pour *montrer la fleur de son mérite*, et choisir elle-même un gendre à son père.

Le hasard lui ayant fait voir Lieou-thsing, l'élégance et la beauté de ce jeune homme lui donnèrent aussitôt des pensées de mariage. Voilà pourquoi elle tournait autour du bosquet sous lequel il était assis ; voilà pourquoi elle eut tant de peine à quitter le Champ des fleurs.

De retour au logis, elle ne cessa point de songer à la rencontre qu'elle avait faite, et envoya au Champ des fleurs un de ses gens, homme habile en affaires, pour savoir qui était le jeune homme qu'elle avait vu sous le feuillage. Le serviteur arrivé sur les lieux vit Hoa-thian qui buvait avec Lieou-thsing, et connaissant le premier, mais non le second, il revint dire à la demoiselle qu'il avait vu le seigneur Hoa, conseiller militaire de la province, traitant un de ses amis.

Sur ce rapport, Houg-choui dit en elle-même : p.153 « L'autre jour mon père a parlé d'un conseiller militaire Hoa qui avait proposé un plan de campagne contre les brigands, et dont il disait que le gouverneur faisait le plus grand cas. C'est donc lui que j'ai vu ? — Mais si jeune, comment-a-t-il pu imaginer un plan de campagne ? Il y a là quelque chose de surnaturel. J'éclaircirai ce mystère. »

@